



Et ce fut ainsi qu'il s'appela Henri.

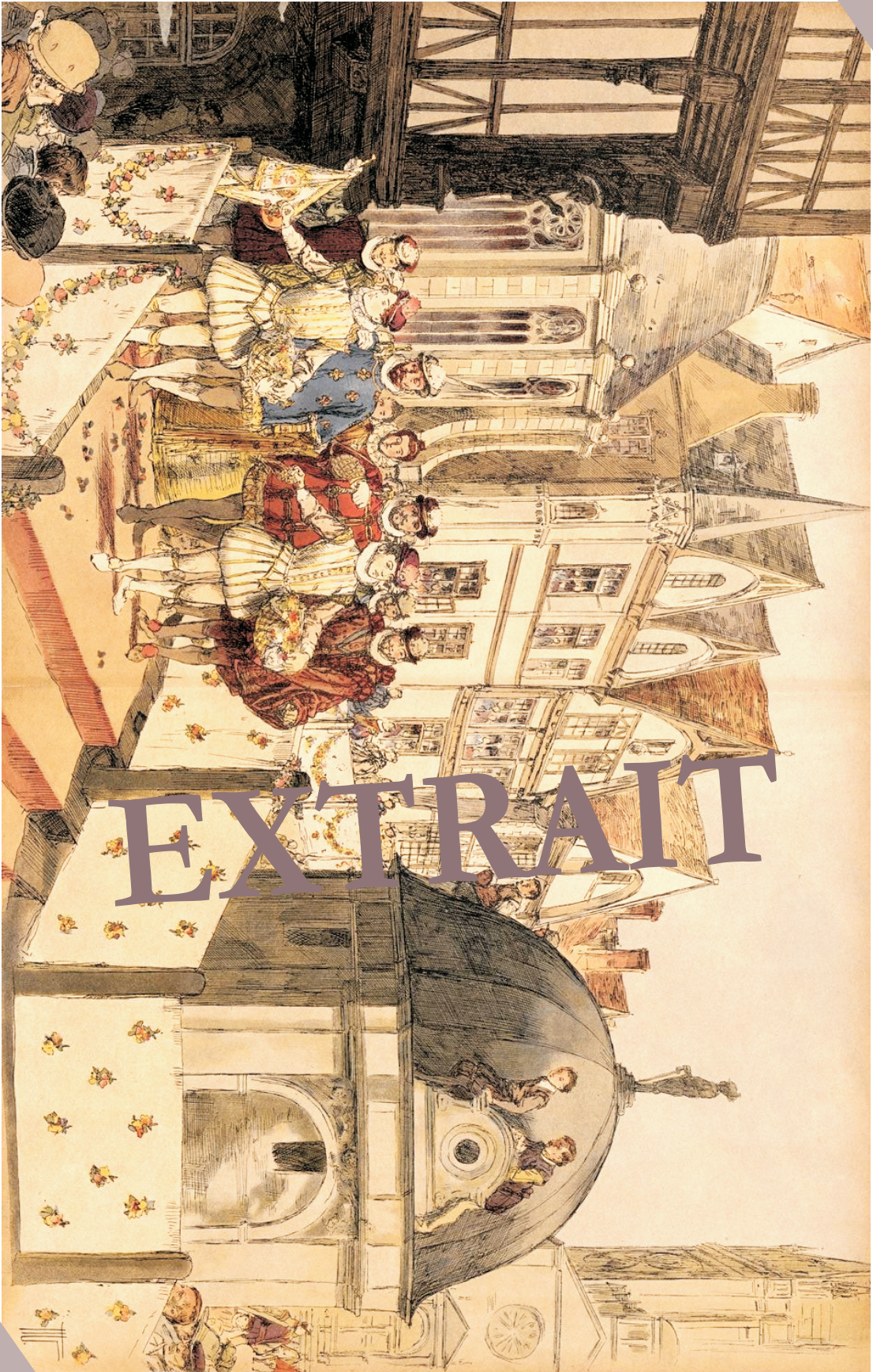
Il avait eu deux frères disparus en bas âge : le premier, confié à une nourrice frileuse, était mort de chaleur ; le second, dont sa nourrice se servait comme d'une balle, tomba à terre et trépassa de cette chute. On conçoit, après ces catastrophes, que la maman inquiète ait, avec son petit Henri IV, changé huit fois de nourrice. Il y avait à cela aussi qu'il était déjà diable à quatre. La nourrice qu'il voulut bien tolérer était une paysanne dont le mari était laboureur et qui demeurait à proximité du château.

EXTRAIT

Dès qu'il fut en âge de parler, son éducation ne ressemblait point à celle des princes qui grandissent dans une atmosphère d'adulation et de luxe, et dont les moindres caprices sont des ordres. Le grand-père était un montagnard vigoureux qui ne méprisait rien plus que la mollesse du corps qui fait les âmes lâches. Il défendait qu'on l'habillât richement, qu'on lui donnât des babioles et qu'on le flattât, afin que la vanité puérile n'entrât point dans son cœur. Il voulait que sa nourriture fût celle des plus humbles et sa vie de chaque jour pareille à la leur. Il exigeait qu'il fût le compagnon de leurs jeux.

Lui-même les surveillait, enchanté quand il le surprenait dans quelque-une de ses expéditions à travers les rochers, où se trempait sa volonté et où se fortifiaient ses muscles, et d'où il revenait le haut-de-chausse mal en point et la veste crevée aux coudes, mais avec une belle mine de batailleur satisfait qui a rencontré l'obstacle et bravement l'a vaincu.





EXTRAIT

Voyant les protestants à genoux : « Par la mort ! crièrent les gentilshommes catholiques, ils ont peur, voyez, ils se confessent ! » Un vieux capitaine répondit : « Ils prient parce que, résolu à vaincre, ils sont prêts à mourir. »

Henri de Navarre ne s'y trompe pas, lui qui, là-bas, crie à Condé et à Soissons : « Cousins, vous êtes du sang de Bourbon, mais Vive Dieu ! je vous montrerai que je suis votre aîné. »

Et il le leur montra. La mêlée qui suivit fut courte mais terrible. Les lourds escadrons brisèrent comme verre les beaux gentilshommes de l'armée royale. Tout ce qui resta debout, au regret d'Henri de Navarre, fut passé au fil de l'épée. Il ne put même sauver Joyeuse, fracassé d'une balle par le soldat huguenot aux mains duquel il se rendait.

C'était la première bataille rangée gagnée par la Réforme. Elle fut cependant sans résultat. Henri de Navarre, qui aurait pu poursuivre son héroïque chevauchée, se montra trop pressé de licencier ses troupes afin d'aller déposer ses trophées de victoire en quelque lieu de ces retraites où sa jeunesse, gaiement étourdie, se prolongeait.

Tout le temps qu'il perdit ainsi, était regagné par Henri de Guise que l'on appela le « Balafre » quand il eut reçu, dans un combat contre les protestants, un coup de feu qui lui balafra le visage. Il était aussi beau cavalier que grand capitaine. Ses façons très dignes séduisaient les foules. Sa popularité grandissante alarmait Henri III qui se voyait contraint de la combattre, et par là, même, accroissait sa propre impopularité.

On ne ménageait plus le roi à Paris ; on l'accablait de quolibets, on le censurait avec irrévérence. Les chaires retentissaient d'allusions blessantes pour son caractère, dangereuses pour son autorité, inquiétantes pour sa vie. C'était la Ligue qui régnait. Il n'était plus le souverain de son peuple.

Cette situation devenait intolérable et humiliante. Henri III voulut ressaisir son prestige, par une démonstration agressive contre les Parisiens révoltés. Il se promettait de s'emparer des plus compromis et de les pendre pour faire quelques exemples. Subrepticement, il fit entrer les suisses, troupes soldées, dans la ville, et en assez grand nombre pour réduire tous les mutins. Les Parisiens au premier moment affolés, et qui savaient Guise tout proche, le supplièrent d'accourir. Le roi lui fit donner l'ordre de rester.

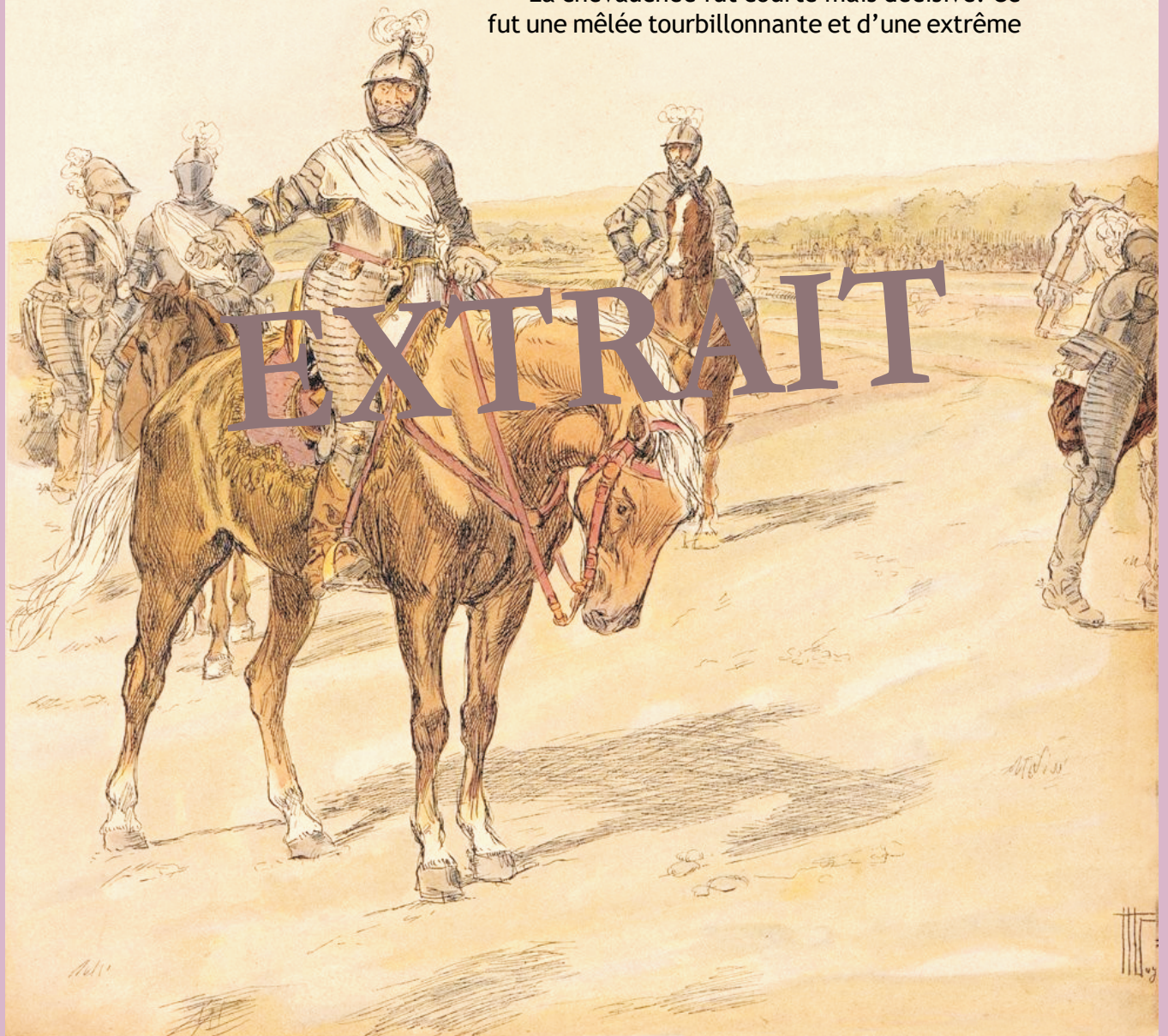
Guise passa outre à l'ordre du roi.

Il entra à Paris, sans démonstration vaine, avec une certaine hésitation, le

plus qu'une même prière, exhalée d'une même âme, et montant vers un ciel unique. Hommes de tant de foi, pourquoi vous battez-vous ?

Henri IV a voulu, entre tous, distinguer le chef ; il s'est fait faire un immense panache avec des plumes de cygne et de paon blanc. Il l'a planté sur son casque. Au moment de s'en coiffer, il a improvisé, avec cette verve méridionale restée si neuve qu'elle nous entraîne encore aujourd'hui, sa harangue immortelle : « Mes compagnons, Dieu est pour nous. Voici ses ennemis et les vôtres. Voici votre roi. À eux ! Si vous perdez vos cornettes, ralliez-vous à mon panache blanc : vous le trouverez au chemin de la victoire et de l'honneur ! »

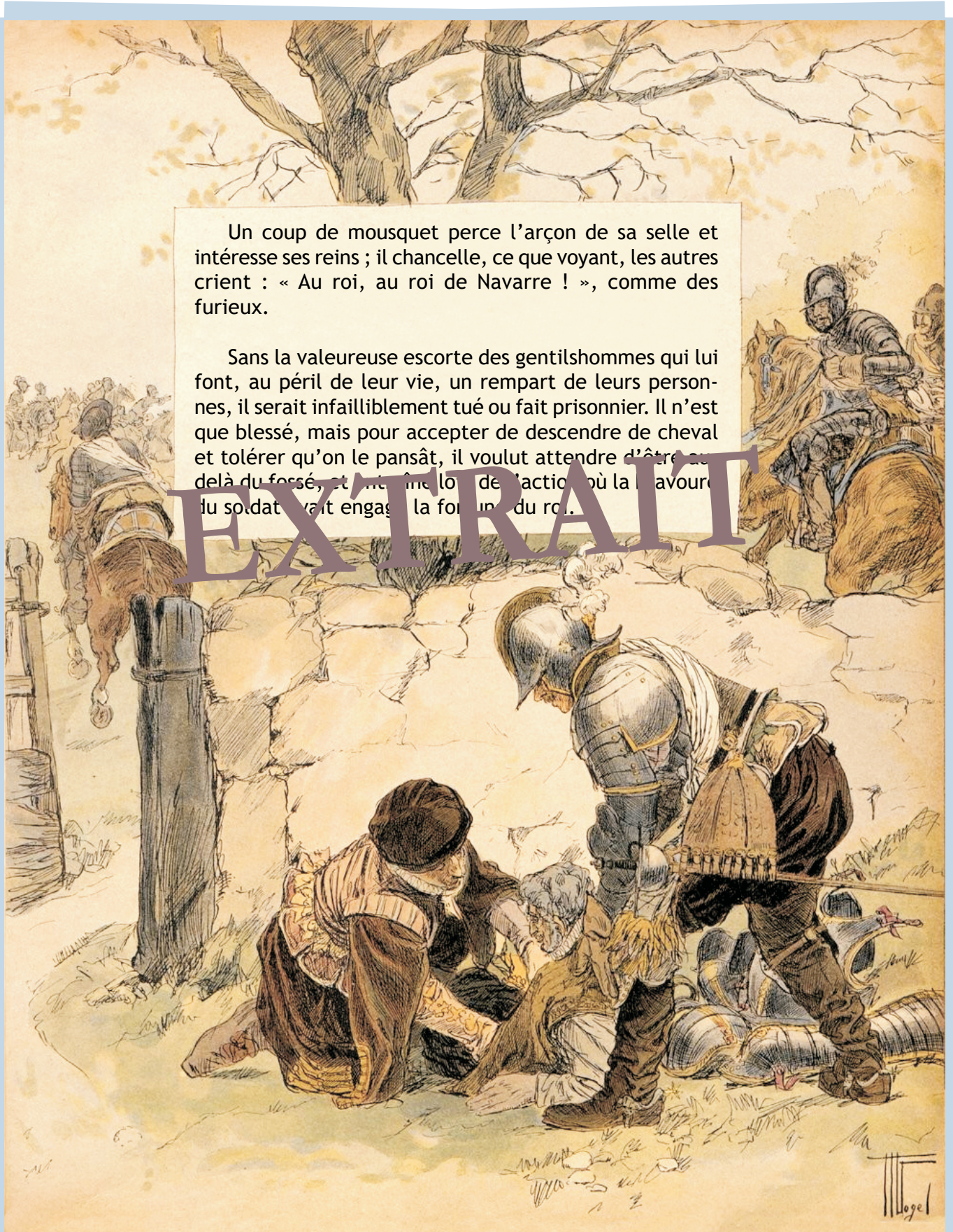
La chevauchée fut courte mais décisive. Ce fut une mêlée tourbillonnante et d'une extrême



Un coup de mousquet perce l'arçon de sa selle et intéresse ses reins ; il chancelle, ce que voyant, les autres crient : « Au roi, au roi de Navarre ! », comme des furieux.

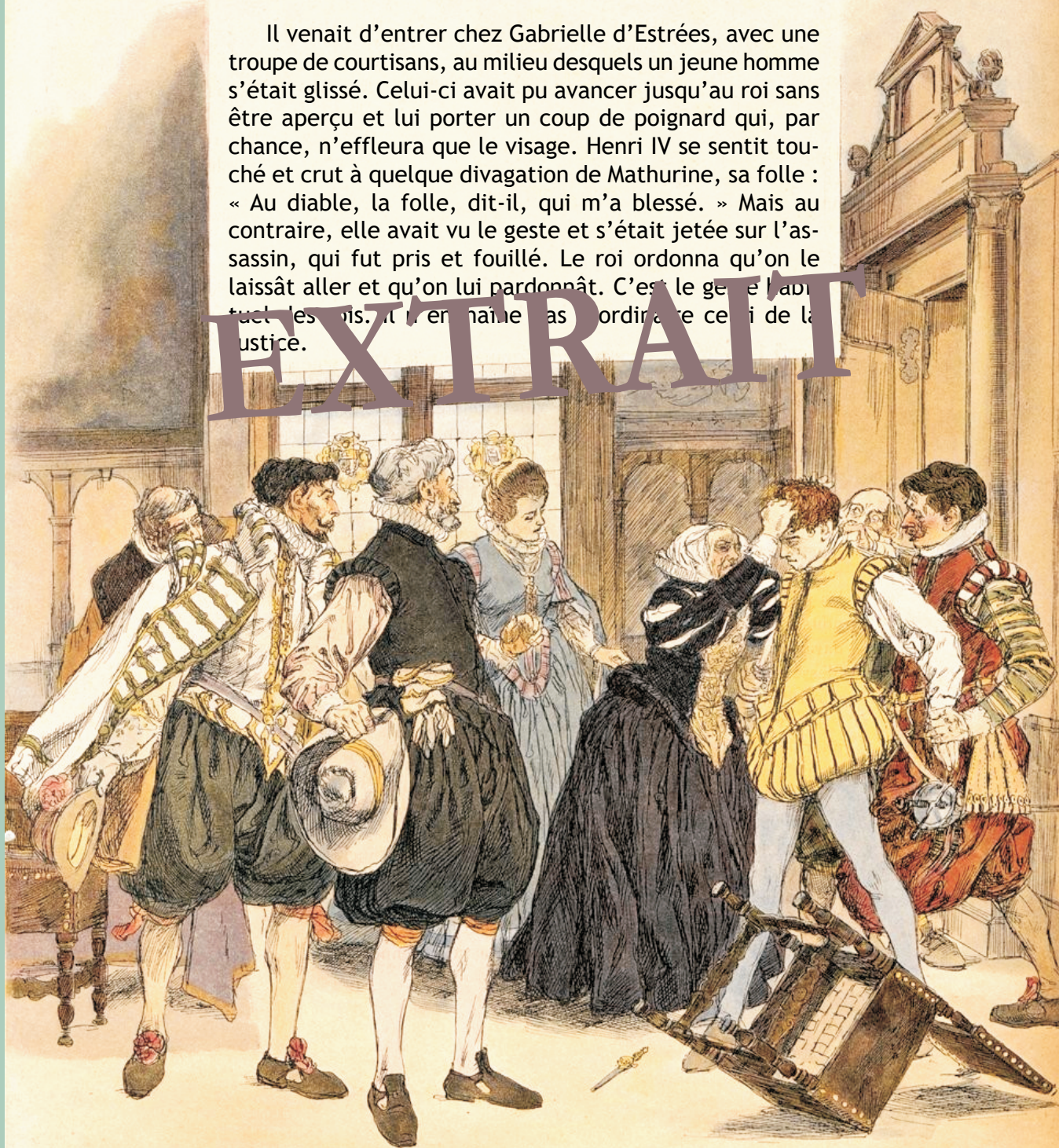
Sans la valeureuse escorte des gentilshommes qui lui font, au péril de leur vie, un rempart de leurs personnes, il serait infailliblement tué ou fait prisonnier. Il n'est que blessé, mais pour accepter de descendre de cheval et tolérer qu'on le pansât, il voulut attendre d'être au-delà du fossé, et fut au moment de l'action où la bravoure du soldat avait engagé la fortune du roi.

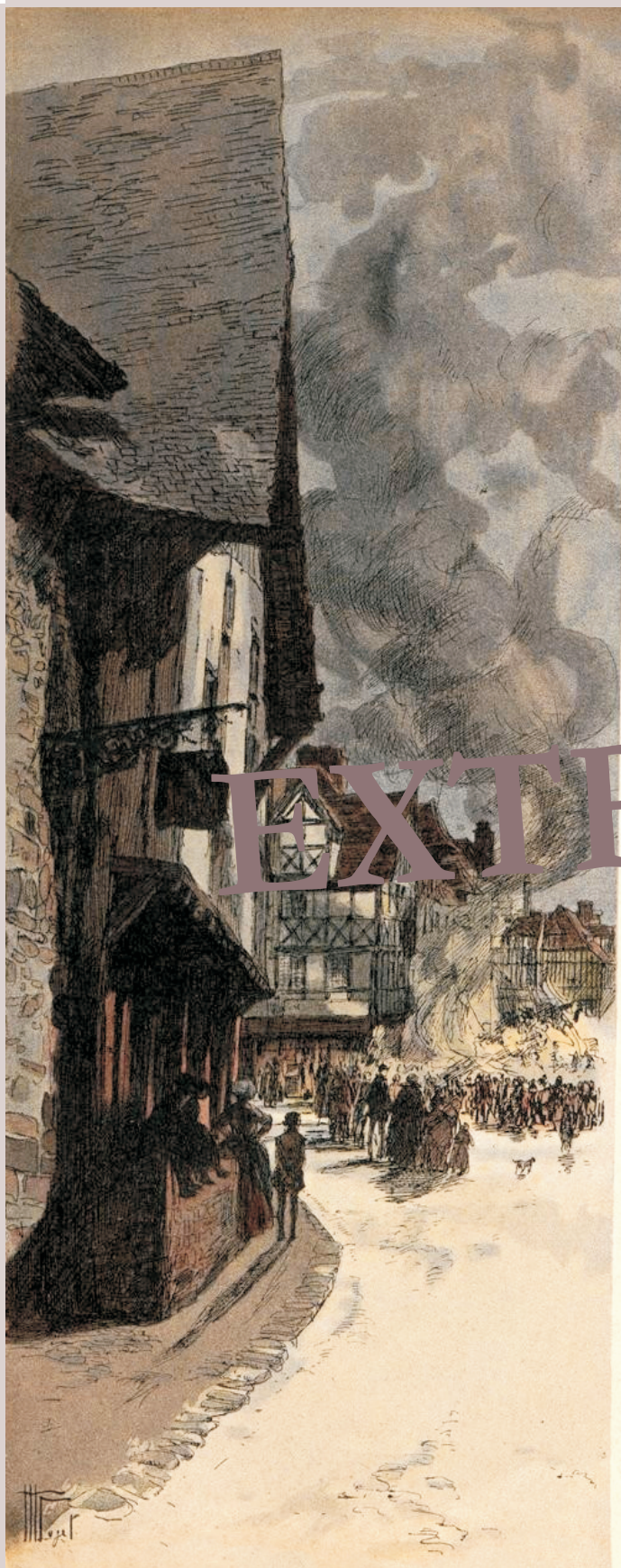
EXTRAIT



Il venait d'entrer chez Gabrielle d'Estrées, avec une troupe de courtisans, au milieu desquels un jeune homme s'était glissé. Celui-ci avait pu avancer jusqu'au roi sans être aperçu et lui porter un coup de poignard qui, par chance, n'effleura que le visage. Henri IV se sentit touché et crut à quelque divagation de Mathurine, sa folle : « Au diable, la folle, dit-il, qui m'a blessé. » Mais au contraire, elle avait vu le geste et s'était jetée sur l'assassin, qui fut pris et fouillé. Le roi ordonna qu'on le laissât aller et qu'on lui pardonnât. C'est le geste qui fut les lois. Il n'en eût pas ordonné ce celui de la justice.

EXTRAIT





Les assistants applaudissaient, vous pensez comment, à cet auto-dafé auquel présidait ce roi belliqueux par nécessité et par caractère pacifique. Avec cette paix depuis si longtemps attendue qui se doublait de la paix religieuse, le populaire croyait bien venue la fin tant désirée de ses maux. En le brasier dévorant, disparaissaient les emblèmes de mort et de discorde. Et autour les bonnes gens dansaient que transportait l'allégresse des félicités promises.

Peu à peu, la bienveillante flamme de ce feu de paille s'éteignit ; les ténèbres chassées revinrent noyer toute chose. Mais dans les cendres, l'acier des glaives reparut, peine terni et aussi tranchant. Le joli et coréal feu de la Saint-Jean avait illuminé le présent de roses tueurs, mais hélas, il n'avait pas détruit la guerre !

La France est donc, pour un moment, délivrée de la guerre civile ; mais tant de calamités l'ont épuisée, qu'il lui faut se refaire et réparer ses forces. Heureusement qu'il n'est sol plus fertile, que sa vitalité est prodigieuse.

Pour relever la fortune publique, il ne faut que de la méthode et de l'économie ; mais, autour du roi on a pris un peu trop l'habitude de s'enrichir aux dépens du bien public. Les fonctionnaires sont ou infidèles, ou maladroits ; les uns n'entendent rien aux finances, les autres les entendent à leur profit. À un



venus à Paris signer cette alliance. C'étaient de très beaux hommes et de bons vivants. Les rues en leur honneur n'étaient pas mieux illuminées que leurs faces.

Lorsqu'ils eurent fait leurs dévotions et prêté serment sur les Évangiles, on les mena se récréer à table. Le roi soupa non loin d'eux ; après le dîner il vint dans la salle où les Suisses se tenaient tous et, se faisant apporter du vin, but à ses « compères », ainsi qu'il les nomma.

La reine prévenue sur ces entrefaites, prit un franc plaisir à les voir de si bon cœur, et en joyeux tumulte, s'escarmoucher à coups de verres. Il y avait parmi eux un colonel, âgé de près d'un siècle, qui disait avoir été à Pavie et dont le roi ne se lassait point de lui faire raconter la journée.

Au soir, ayant depuis le matin mangé et bu, d'un pas mal assuré, ils s'allèrent coucher. Ils ronflèrent, dit-on, à faire tort à l'artillerie, qu'en leur in-



III
ge.